

## LE ROMAN BYZANTIN: UN PRÉ-TEXTE POUR *AMADIS DE GAULE*?

RÉSUMÉ: Geste dynastique, vaste fresque historique inscrite dans une géographie à la fois réelle et imaginaire, apologie du christianisme mais aussi roman d'amour, *Amadis de Gaule* témoignerait-il d'une influence des romans byzantins –romans comnènes et / ou romans de chevalerie paléologues–? En fait, son contenu reste très original par rapport à eux sauf sur un point, fondamental: le projet, utopiste, d'union des chrétiens et des païens, qui le rapproche de *Florios et Platziaflore*, roman de chevalerie comme lui. Mais alors l'influence est sans doute plutôt à chercher du côté du modèle occidental de *Florios, Floire et Blancheflor*.

MOTS-CLÉ: Roman byzantin, Romans comnènes, Romans de chevalerie byzantins, Romans paléologues, Roman de chevalerie espagnol, *Amadis de Gaula*, Nicolas de Herberay.

ABSTRACT: *Amadis de Gaula* is a dynastic geste, a sweeping historical epic, whose geography is both real and imaginery. It is also an apology of Christianity, as well as a love story. Was it influenced by Byzantine novels –Comnenian novels and Paleologan romances of chivalry–? In fact, its content remains very different from them except for one fundamental aspect: the utopian project of an union between Christians and Pagans, which makes it resemble another romance of chivalry, *Florios and Platziaflora*. But in that case the influence probably comes from the western model of *Florios, Floire et Blancheflor*.

KEY-WORDS: Byzantine novels, Comnenian novels, Vernacular novels, Paleologan romances of chevalry, Spanish romance of chevalry, *Amadis de Gaula*, Nicolas de Herberay

Par «roman byzantin» nous entendons et désignons les romans authentiquement byzantins, écrits en grec, des époques comnène et paléologue<sup>1</sup>, et non des romans espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle ainsi métaphoriquement désignés<sup>2</sup> et dont le lien de parenté avec *Amadis de Gaule* peut par ailleurs se laisser également examiner.

Les textes byzantins se situant en amont d'*Amadis*, l'objet de notre réflexion sera donc de déterminer éventuellement leur influence, et sa nature, sur ce roman. Nous limiterons cette étude aux huit premiers livres de l'*Amadis* de Montalvo, dans leur traduction en français par Nicolas de Herberay<sup>3</sup>.

*Amadis de Gaule* se présente comme une vaste geste héroïque et dynastique<sup>4</sup> qui s'étale sur plus d'un siècle<sup>5</sup>. Elle est méthodiquement déroulée sous les yeux du lecteur: des livres I à IV la geste d'Amadis de Gaule (l'*Amadis* originel); à partir du livre V (l'*Amadis* continué par Montalvo), celle de ses descendants, génération suivante avec Esplandian, fils d'Amadis, au livre V; au livre VI, simultanément gestes de Périon, second fils d'Amadis, mais surtout de Lisuart, son petit-fils; aux livres VII et VIII geste de son arrière-petit-fils, Amadis de Grèce. Toutes ces gestes sont étroitement reliées entre elles et s'accompagnent l'une l'autre à partir du livre V, avec un réseau d'interférences qui se tisse et culmine au livre VIII où agissent de concert ou successivement, aussi bien qu'Amadis de Grèce et au milieu d'autres héros, Ama-

<sup>1</sup> Éditions utilisées: A. Pour les quatre romans comnènes: *Theodori Prodromi, de Rhodantbes et Dosiclis amoribus libri IX*, éd. M. Marcovich, Leipzig-Stuttgart 1992; *Eustathius Macrembolites, de Hysmines et Hysminias amoribus libri XI*, éd. M. Marcovich, München-Leipzig 2001; Nicétas Eugénianos, *Drosilla et Chariclès*, in: *Il romanzo bizantino del XII secolo*, éd. F. Conca, Torino 1994; Constantin Manassès, *Aristandre et Callithée*, in: O. MAZAL, «Der Roman des Konstantinos Manasses. Überlieferung, Rekonstruktion, Textausgabe der Fragmente», *Wiener Byzantinische Studien* 4 (1967), ainsi que F. Conca, *Il romanzo...*; B. Pour les cinq romans paléologues: *Callimaque et Chrysorrohé, Belthandros et Chrysantza, Florios et Platziaflore, Impérior et Margarona*, éd. E. Kriaras [Βυζαντινὰ Ἰστορικά Μυθιστορήματα], Athènes 1959; *Le roman de Libistros et Rhodammè*, éd. J. Lambert, Amsterdam 1935.

<sup>2</sup> Métaphoriquement mais inexactement désignés par allusion à leurs sources identifiées, les romans grecs de la période impériale romaine d'Achille Tatius et Héliodore.

<sup>3</sup> Cf. pour cette traduction l'introduction au livre I d'*Amadis* par Michel Bideaux, Genève 2006, p. 58 seq. Nous utilisons pour ces huit premiers livres d'*Amadis* traduits par Herberay l'édition *princeps*: livres I à V (de 1540 à 1544), éd. Denys Janot; livres VI et VII (1545-1546), éd. Jeanne de Marnef-Jean Longis; livre VIII (1548), éd. Etienne Groulleau-Jean Longis. Nous adoptons pour faciliter la lecture des citations d'*Amadis* une orthographe contemporaine.

<sup>4</sup> Etant donné son ampleur et sa complexité lorsqu'on remonte à Périon de Gaule, nous en restreignons (presque) le champ d'examen à une seule lignée, prépondérante, la descendance d'Amadis.

<sup>5</sup> Dans le corpus que nous avons défini, c'est-à-dire dans les huit premiers livres.

dis de Gaule et son frère Galaor, ses fils Esplandian et Périon, son petit-fils Lisuart.

Périon de Gaule, fondateur de cette dynastie, joue en tant que tel un rôle prépondérant à l'ouverture du roman (I, 1 à 5). Il n'y intervient strictement que dans le cadre des aventures, rapides, qui vont provoquer chez lui l'amour et permettre dès le chapitre 2 la naissance de son fils Amadis. Périon est saisi dans son essence même par Garinter, roi breton, comme «pas à tort renommé l'un des meilleurs chevaliers du monde»<sup>6</sup>, caractéristique en quelque sorte génétique et dynastique puisqu'il la transmettra à Amadis et ses descendants. Ce n'est donc pas sans raison qu'Amadis se trouve sacré chevalier par son propre père (I, 5) sans que ni l'un ni l'autre ne connaisse leur lien de parenté. Dans cette séquence en revanche Périon reconnaît symboliquement Amadis comme un pair et lui donne les moyens d'expression ultérieurs d'une valeur chevaleresque dont il ignore qu'il l'a héritée de lui. A ce moment-là, Amadis n'est pas encore identifié dans ses origines (Périon / Elisène), donc sous son véritable nom. Il porte un surnom qui déjà cependant inclut une épithète d'origine topique («Damoisel de la mer») à laquelle se substitue ensuite sa véritable origine, «de Gaule» (I, 11). Celle-ci le situe, tout comme sa valeur chevaleresque, dans la lignée paternelle, fils de Périon de Gaule.

Parallèle à la naissance d'Amadis au tout début du livre I, celle de son fils Esplandian au début du livre III (chap. 3) se produit dans les mêmes circonstances: fruit d'un amour non officialisé, il est destiné à être recueilli par une nourrice. Finalement, après diverses péripéties, comme Amadis il est élevé à la cour d'un roi (chap. 8)<sup>7</sup>. Son existence avait été immédiatement placée sous le signe de l'exceptionnel, et du merveilleux, par la série de caractères grecs et latins inscrits naturellement dans sa peau, sous la poitrine, mystérieux, impossibles à décrypter. Enfant trouvé, Esplandian n'a, d'abord, tout comme Amadis, pas d'identité ni d'existence propres, tandis que se déroule le geste de son père Amadis. Les noces d'Amadis et d'Oriane scellent la reconnaissance officielle de leur amour (IV, 30), peu après qu'on leur a révélé l'identité réelle de leur fils (IV, 19). L'ordre familial étant ainsi rétabli, le geste d'Esplandian peut commencer dans un environnement et selon un schéma quelque peu différents du vécu d'Amadis son père. Et d'autant plus qu'à cet effet Esplandian est sacré chevalier en fin du livre IV (chap. 38) par un tiers chevalier et non par son père comme le fut symboliquement Amadis. Mais la filiation est assurée.

<sup>6</sup> I, 1, feuillet 2.

<sup>7</sup> Le hasard fait même, dans le cas d'Esplandian, que ce roi est son grand-père maternel qui le confie, sans le savoir et sans qu'elle le sache sûrement, à sa propre mère, Oriane.

Dès le début du livre V (chap. 1) les exploits d'Esplandian le montrent digne héritier de ses ancêtres. La magicienne Urgande le lui avait par avance affirmé au moment de son sacre: «...la force en laquelle votre cœur sera dorénavant enveloppé, tenant quant à elle du naturel du Roi votre grand-père...»<sup>8</sup>. Et surtout, le combat qui l'oppose à son père qui veut le mettre à l'épreuve (chap. 15) –sans que, couvert de ses armes, il puisse le reconnaître–, montre leur valeur égale. Variante de l'épisode du sacre en chevalerie d'Amadis par son père Périon, cet épisode dévoile bien la progression du roman, le passage avec le changement de génération d'une transmission abstraite, symbolique (le sacre), dont le chevalier a par la suite à faire la preuve qu'il la méritait, à une transmission effective, réussie, de valeurs chevaleresques (exploitation concrète de qualités physiques et psychiques, force et courage).

Avec le livre VI, une troisième génération<sup>9</sup> prend le relais, incarnée par le fils d'Esplandian (devenu empereur de Constantinople)<sup>10</sup>, Lisuart de Grèce. La deuxième génération, celle d'Esplandian, est aussi représentée avec Périon, second fils d'Amadis, oncle de Lisuart, mais ce livre VI est surtout consacré à Lisuart, dont les exploits succèdent à ceux de Périon<sup>11</sup> à partir du moment où il est fait chevalier à sa demande par Périon précisément (chap. 18). L'argument invoqué par Lisuart pour convaincre Périon insiste sur la notion de transmission –familiale: «...il m'a toujours semblé, que vous étant frère de mon père, et fils du bon chevalier Amadis [...] il ne peut être que la bonté de vous trois ne redonde en moi ...»<sup>12</sup>. Il n'est par conséquent pas étonnant que la cérémonie de sacre de Lisuart se déroule au milieu d'une succession d'événements surprenants, de caractère magique, destinés à valoriser l'héroïsme du nouveau chevalier. L'épithète d'origine topique («de Grèce») accompagnant le nom de Lisuart témoigne d'une progression dans l'espace géographique, et non plus seulement dans le flux des générations, des valeurs chevaleresques passées d'Occident en Orient (de Gaule à Constantinople au chapitre 5, puis plus à l'Est encore, à Trébizonde, au chapitre 6) désigné par le terme générique «Grèce».

A la clôture du livre VI naît le fils de Lisuart, Amadis de Grèce, dans les mêmes conditions que son aïeul Esplandian et son bisaïeul Amadis de Gaule,

<sup>8</sup> IV, 38, feuillet 110.

<sup>9</sup> Générations comptabilisées à partir d'Amadis de Gaule, héros éponyme du roman.

<sup>10</sup> V, 54.

<sup>11</sup> Sacré chevalier en VI, 2, par l'empereur de Trébizonde.

<sup>12</sup> VI, 17, feuillet 33.

c'est-à-dire d'un amour hors-mariage qui oblige sa mère à le confier à une nourrice, chez laquelle il ne parvient jamais. L'enfance d'Amadis de Grèce est plus exotique que celle d'Esplandian et d'Amadis de Gaule. Enlevé par des corsaires Mores (VI, 64), il est élevé à la cour du roi de Saba (VII, 1). Comme celle de son grand-père Esplandian, la naissance d'Amadis de Grèce revêt un caractère exceptionnel: une épée flamboyante est dessinée, inscrite dans sa chair, du genou à la poitrine, couverte elle aussi de signes indéchiffrables (VII, 1). Le passage des lettres inscrites sous la poitrine d'Esplandian, qui d'une part dévoilaient son identité, d'autre part annonçaient sa prédestination à son épouse Léonorine (V, 54) –une histoire d'amour donc et non de chevalerie– à l'épée d'Amadis de Grèce évoque l'imprégnation du caractère chevaleresque dans et de la lignée, gravé, programmé désormais en quelque sorte génétiquement puisqu'il se manifeste, ressort, à la naissance. Les exploits d'Amadis de Grèce dès son adolescence vérifient cette hérédité marquée (VII, 2). En outre le doublement de l'épisode du livre V, 15 –où s'affrontent père et fils, Amadis de Gaule et Esplandian, combat remplacé ici par celui du grand-père, Esplandian, contre son petit-fils Amadis de Grèce (VII, 12)– est l'occasion pour les deux protagonistes d'exprimer leur admiration mutuelle. Leur combat, qui aurait abouti à leur mort à tous deux, précise le narrateur, tant ils étaient également acharnés, ne cesse que par l'intervention d'un tiers. Amadis, non identifié par Esplandian comme son petit-fils, n'est encore au contraire pour lui qu'un ennemi et un païen, et pourtant il le définit comme «le plus courtois et preux chevalier d'Asie»<sup>13</sup>. Réciproquement, après qu'Esplandian a révélé son identité à Amadis, ce dernier le qualifie sur-le-champ de «meilleur chevalier qui vive»<sup>14</sup>. La séquence initiale du combat père / fils en V, 15, est dupliquée à la fin du livre VIII, 48, par l'affrontement sans merci et à égalité aussi entre Lisuart et Amadis de Grèce. Affrontement symbolique: c'est, à l'autre bout de la lignée, l'autre Amadis qui défie à son tour son père. Ce combat prend fin uniquement parce que la magicienne Urgande intervient pour dévoiler à son père Lisuart l'identité d'Amadis de Grèce. Il avait été précédé au livre VII, 26 d'un épisode dépourvu de violence au cours duquel Amadis disait toute son admiration à Lisuart, «le plus prud'homme de la terre», «l'exemplaire de toute chevalerie»<sup>15</sup>. Cette dernière scène se répète à la fin du livre VII, Amadis de Gaule, le bisaïeul, se substituant à Lisuart, le père (VII, 37). Symboliquement encore, ici, Amadis de Gaule en danger est sauvé par son arrière-

---

<sup>13</sup> VII, 12, feuillet 24.

<sup>14</sup> VII, 12, feuillet 26.

<sup>15</sup> VII, 26, feuillet 56.

petit-fils dont il pressent grâce à leur ressemblance physique le lien de parenté avec son petit-fils Lisuart.

La cohérence de l'ensemble des gestes individuelles s'établit d'ailleurs à partir de l'homonymie, du bisaïeul à l'arrière-petit-fils, en même temps que leur différenciation par l'origine topique (Amadis de Gaule → Amadis de Grèce)<sup>16</sup> montre bien, avec deux blocs géographiques en présence (Occident / Orient), la progression dans l'espace<sup>17</sup> de cette vaste geste chevaleresque aux valeurs pérennes nettement caractérisées comme chrétiennes. Vaste geste familiale, elle n'a pas pour dernier représentant Amadis de Grèce, dont l'homonymie avec Amadis de Gaule aurait pu signer la fin de la lignée, mais reste ouverte par-delà le livre VIII à ses successeurs, à commencer par son fils Florisel qui naît en fin du livre VIII et deviendra, précise le narrateur, «le plus beau, adroit et vaillant chevalier que l'on sache»<sup>18</sup>. Un cycle s'achève avec l'homonymie des deux Amadis, c'est-à-dire le retour au nom de départ (I, 2), mais un second cycle peut commencer à partir du livre IX avec l'héritier et l'héritage de ce double Amadis.

Quoi de commun entre cette geste au souffle épique et des romans byzantins dont le seul titre<sup>19</sup> témoigne déjà qu'il s'agit d'une double histoire individuelle à finalité limitée avouée: la construction d'un couple?

Dans les romans comnènes, les aventures ne sont évidemment pas des exploits chevaleresques, les dangers courus par les héros des épreuves, au nombre desquelles l'errance, qu'ils affrontent volontairement, mais la conséquence directe d'un choix amoureux ayant entraîné leur fuite. Il s'agit avant tout de romans d'amour, aussi bien dans le cas des romans paléologues qui pourtant, par l'atmosphère, le cadre, les personnages, sont des romans de chevalerie comme *Amadis*. La prouesse guerrière ne s'y trouve pas accomplie pour elle-même, au nom d'un code de valeurs et de vertus proprement chevaleresques et afin d'acquérir ou de conforter sa réputation. Elle se présente

<sup>16</sup> Différenciation certes entre les deux Amadis, mais on notera tout de même le pseudonyme choisi par Amadis de Gaule à son retour de Constantinople: «le chevalier grec» (III, 15), sorte de préfiguration, terme intermédiaire entre l'Amadis de Gaule et l'Amadis de Grèce.

<sup>17</sup> Amadis s'avoue descendre et principal héritier de France, de Constantinople et Trébizonde (VIII, 83, feuillet 156).

<sup>18</sup> VIII, 94, feuillet 177.

<sup>19</sup> Rappelons toute la série de ces titres: A. Romans comnènes: *Rhodanthè et Dosiclès*, *Drossilla et Chariclès*, *Aristandre et Callithée*, *Hysminè et Hysminias*; B. Romans paléologues: *Callimaque et Chrysorroboé*, *Libistros et Rhodamnè*, *Belthandros et Chrysantza*, *Florios et Platziaflore*, *Impérios et Margarona*, et opposons-les à *Amadis de Gaule*, le héros valeureux et non l'un des deux éléments constitutifs d'un couple d'amants (sens classique).

quasiment exclusivement comme un instrument au service de l'amour<sup>20</sup>. Cela ne signifie pas que par ailleurs dans *Amadis* la prouesse guerrière n'est pas accomplie par un chevalier pour sa dame, mais que sa finalité y transcende très souvent l'individu pour l'inscrire dans la défense d'intérêts collectifs, politiques (l'affrontement entre Périon de Gaule et Abies d'Irlande au livre I) et / ou religieux (la coalition des «princes chrétiens» contre celle des «princes du Levant» des livres V à VIII).

Car *Amadis de Gaule* se présente aussi comme une vaste fresque historique et utopique tout à la fois. C'est le constat que dresse le traducteur, Nicolas de Herberay, dans son Prologue au livre VI<sup>21</sup>. Il y affirme la finalité édifiante de l'œuvre, destinée à montrer à la chrétienté l'exemple de ses forces idéalement fédérées pour lutter contre l'envahisseur turc, l'infidèle, dans l'espoir de reconquérir sur lui le territoire autrefois byzantin –chrétien– de Thrace et d'Asie Mineure. Ce commentaire concerne précisément la seconde partie d'*Amadis* (l'*Amadis* continué par Montalvo, à partir du livre V). Mais il s'accompagne d'une remise en question par Herberay de la politique de guerres fratricides menée par les États européens, qui a permis selon lui l'ascension de la puissance ottomane. Cette double approche d'une histoire européenne d'une part, du bassin méditerranéen d'autre part, se trouve en effet bien illustrée dans le roman par deux groupes de conflits<sup>22</sup> distribués successivement: conflits infra-européens, à l'intérieur du monde chrétien donc, surtout des livres I à IV, et inter-religieux, opposant mondes chrétien et «païen» des livres V à VIII.

Cinq sur sept des conflits des livres I-IV ont une motivation identique, politique. Il s'agit de conflits territoriaux. L'Écosse revendique la possession de la («petite») Bretagne (I, 4), l'Irlande envahit la Gaule (I, 5; 9-10), l'Angleterre revendique la possession d'une île (non localisée; III, 1 et 3-4), «sept rois insulaires» forment une coalition dont le chef cherche à s'emparer du royaume d'Angleterre<sup>23</sup>, «l'empereur de Rome» s'attaque au royaume de Bohême (III, 7). On observe un accroissement progressif de ces conflits par le nombre d'intervenants concernés. Le premier oppose Écosse et Gaule, les suivants des fédérations: Irlande et duché de Normandie contre Gaule et Écosse, Angle-

<sup>20</sup> Une exception: *Impérios et Margarona*, vv. 87-152. Sinon, cf. *Libistros et Rhodamnè*, S, vv. 1115-1225; *Callimaque et Chrysorroboé*, vv. 551-584 et 954-1059; *Florios et Platziaflore*, vv. 557-758; *Impérios et Margarona*, vv. 303-458.

<sup>21</sup> Le destinataire de ce prologue n'est pas mentionné. On peut supposer qu'il s'agit du même destinataire que celui du livre I, Charles d'Orléans («Monseigneur»).

<sup>22</sup> Quatorze conflits au total traversent les livres I à VIII du roman.

<sup>23</sup> III, 5; IV, 21-23, 38.

terre et Suède contre Allemagne (par l'intermédiaire des deux fils du roi) et reine (fictive) de l'île convoitée, Angleterre unie à Gaule, Irlande et Espagne contre les «sept rois insulaires», Rome contre Bohême et Amadis de Gaule accompagnés de son armée de chevaliers. A cet accroissement correspond un élargissement progressif dans l'espace: îles anglo-saxonnes et Europe de l'Ouest, du Nord, peut-être du Sud<sup>24</sup>. Quatre conflits sur cinq se résolvent par une guerre. Mais le premier d'entre eux trouve une résolution pacifique idéale dans l'union, l'alliance matrimoniale de la sœur du roi d'Écosse avec le roi de Gaule. Un sixième conflit (II, 11; 15-16) de cette première partie d'*Amadis* est d'ordre à la fois politique par la question de souveraineté en jeu –la reconnaissance par l'Irlande de sa vassalité envers l'Angleterre– et économique, l'Irlande refusant de verser tribut à l'Angleterre. L'Angleterre se soumet l'Irlande par la guerre. Le dernier conflit est de nature différente, motivé par la passion amoureuse, mais ses acteurs, son ampleur et son retentissement politique s'avèrent peu négligeables. «L'empereur de Rome» aime la même femme qu'Amadis de Gaule. Les deux coalitions formées par chacun des rivaux, Gaule, Écosse, Espagne, Bohême, Constantinople pour Amadis, Rome<sup>25</sup>, Angleterre, Irlande, Suède en face de lui, s'affrontent militairement. Amadis tue son rival<sup>26</sup>. Avec l'intervention de l'empereur de Constantinople, on voit plus nettement encore ici à la fois le déplacement et l'élargissement du champ des antagonismes. On sort du périmètre du monde anglo-saxon et de la moitié Ouest de l'Europe pour se déplacer jusqu'à ses confins orientaux, le conflit s'étend de l'Occident à l'Orient. Mais il s'agit toujours d'un conflit à l'intérieur du monde chrétien.

Ce type de conflit se trouve peu représenté dans la seconde partie d'*Amadis*, réduit à deux occurrences dont la première a pour objet initial de nouveau une passion amoureuse, mais la rivalité de personnes se transforme en conflit territorial aux implications politiques lourdes de conséquences. Les fils du «roi de Thessalie» et du duc de Bouillon sont tous deux amoureux de la petite-fille de «l'empereur de Rome». Après une série d'assassinats successifs des différents protagonistes, le survivant, le duc de Bouillon, s'empare du «royaume de Rome». Une coalition incluant Angleterre et Gaule<sup>27</sup>, Espagne, Sardaigne, Naples, Sicile, duché de Lorraine, comté de Flandre, se forme

<sup>24</sup> L'expression «empereur de Rome» en III, 7 est ambiguë. S'agit-il de «l'empereur des Romains» renvoyant dans la réalité au Saint Empire romain germanique, ou bien d'une allusion à l'Italie? Si l'on se fonde sur IV, 13, c'est plutôt la seconde solution qu'il faut choisir.

<sup>25</sup> Cf. note précédente.

<sup>26</sup> III, 18; IV, 2, 4, 8, 15-18.

<sup>27</sup> Amadis de Gaule règne sur ces deux pays. Cf. V, 15.

contre lui, allié au roi de Metz (un usurpateur également) et au duc de Normandie<sup>28</sup>. La guerre prend fin avec la mort du duc de Bouillon. La seconde occurrence (VIII, 25 et 28), à l'opposé géographique du conflit précédent, a cependant pour origine, comme lui, un différend amoureux qui montre l'imbrication étroite désormais à l'intérieur du roman, l'interdépendance, des enjeux et des rivalités –personnelles, politiques, religieuses– entre les deux mondes païen et chrétien. Le «sultan de Babylone» a pour rival (heureux) en amour le fils de l'empereur de Constantinople. Objet de cet amour commun, l'une des filles de l'empereur de Trébizonde est accordée par son père au sultan de Babylone (VIII, 11) par calcul politique. Le conflit qui s'ensuit entre les empereurs de Constantinople et de Trébizonde se résout rapidement par une alliance entre ces deux princes chrétiens contre l'infidèle, le sultan de Babylone (VIII, 28). Elle reflète la préoccupation prédominante des livres V à VIII, l'établissement de rapports de force permanents entre les «princes chrétiens» et les «princes du Levant»<sup>29</sup>, chacune de ces deux coalitions menant une véritable Croisade<sup>30</sup> contre le camp adverse avec pour objectif son éradication totale. Cette vision large d'un affrontement entre l'Orient et l'Occident (désigné ainsi par le narrateur lui-même en VIII, 66, feuillet 120) apparaît dès le début du livre V. Son développement constitue une bonne part de la trame romanesque des livres V à VIII. L'articulation entre les conflits des première et seconde parties d'*Amadis* se fait à partir d'un glissement de l'affrontement pour la possession du royaume d'Angleterre<sup>31</sup> à la guerre, avec certains des mêmes protagonistes –le lien est donc clairement établi entre les deux conflits– pour la possession d'une île stratégique, située à l'autre extrémité du monde européen (non localisée mais sans doute à l'intérieur de la Mer noire plutôt que de la Propontide), «marche» entre la Turquie et l'empire de Constantinople (V, 4 et 23). Le conflit des livres III-IV s'est ici focalisé sur l'Orient, mais il embrase ensuite toute l'Europe et l'Asie. A l'issue d'un gigantesque combat terrestre et naval sous les murailles de Constantinople, les païens sont vaincus<sup>32</sup>, la première Croisade chrétienne du roman précisément

<sup>28</sup> VII, 47-48, 51, 58 et 62.

<sup>29</sup> C'est le choc de l'ensemble de la chrétienté contre l'ensemble du monde musulman donné à saisir au lecteur par le narrateur par exemple en VIII, 77-78 avec la double énumération dans une vision complètement mythique, pourrait-on dire, de toutes les forces en présence, constituant deux blocs gigantesques.

<sup>30</sup> Il est en effet question d'une Croisade anti-chrétienne aussi: voir par exemple en V, 45, feuillet 94; VIII, 65, feuillet 119.

<sup>31</sup> III, 5, puis IV, 21-23 et 38.

<sup>32</sup> V, 27-28, 37-38, 45-48, 51, 53; VI, 4, 14-15, 20, 26-27.

dirigée contre l'infidèle trouve une issue favorable. Elle est suivie d'un second règlement de conflit au sujet de la même possession territoriale, qui donne lieu à la mise en place d'un jeu d'alliances peu important par rapport au précédent, limitant l'affrontement aux Turcs d'Anatolie face à l'empereur de Constantinople et au roi de Hongrie (VII, 7, 12-13). La victoire appartient encore au camp chrétien. Le troisième conflit opposant chrétiens et «païens», né d'une passion amoureuse inassouvie<sup>33</sup>, dégénère en seconde Croisade à partir du moment où se découvre un enjeu territorial majeur, la possession du «royaume de Babylone» dont le trône, devenu vacant par la mort du sultan amoureux, est occupé par sa sœur. Une seconde double coalition se forme (VIII, 60, 65), le lieu d'affrontement s'étant déplacé de Constantinople à Trébizonde. Cette seconde Croisade dont l'issue militaire, après un combat terrestre et naval (VIII, 77-79) identique au précédent (VI, 26-27), est encore une victoire chrétienne, a en fait pour résultat la réconciliation finale entre l'Orient et l'Occident concrétisée par l'union des deux ennemis, l'empereur de Trébizonde et l'usurpatrice du trône de Babylone, convertie pour la circonstance au christianisme (VIII, 90). Ce mariage symbolique résout *de facto* le différend territorial et instaure la paix entre Orient et Occident.

Aussi le dernier conflit du livre VIII, opposant le roi «de grande Turquie» aux empereurs de Constantinople et de Gaule, est-il présenté comme épisodique, sans motif précisé, et expédié en quelques lignes à la fin du chapitre 94<sup>34</sup>. Le principal ennemi de la chrétienté ayant été éliminé par étapes successives –guerre, conversion, mariage–, l'élimination des autres ennemis de la chrétienté orientale devient ensuite sans doute chose aisée. La cohérence des livres I à VIII apparaît alors très clairement dans le lien qui s'établit entre le mariage résolvant le conflit liminaire du livre I, concernant un périmètre très limité de l'Europe de l'Ouest, et le mariage de clôture du livre VIII, ouvrant des perspectives –utopistes?– sur une sorte d'accord de paix universelle. L'histoire d'Amadis et de son lignage est ici prétexte pour l'auteur-remanieur d'*Amadis* au déroulement d'une Histoire parallèle, racontée, orientée, selon ses désirs.

Car se pose évidemment la question de la part de vérité historique du contenu de ces livres d'*Amadis*. On ne peut y identifier sûrement qu'une date, 711, grâce à la mention en V, 52 de la prise de Cordoue par les Arabes. Cette indication se trouve en contradiction avec la donnée temporelle initiale

<sup>33</sup> VIII, 1 et 27-28; épisode mentionné ci-dessus p. 194.

<sup>34</sup> Très exactement dans les cinq dernières lignes du chapitre 94; le livre VIII compte 96 chapitres.

(«Peu de temps après la passion de notre Sauveur Jésus-Christ ...»: ouverture du roman), cependant vague. Bon nombre de protagonistes du roman appartiennent à la réalité historique par leur titre, leur existence politique (le roi de Bohême, de Hongrie ...), mais un seul est clairement identifié, nommé – désigné, le duc de Bouillon à qui l'auteur accorde un rôle important – exclusivement négatif – dans la genèse et l'évolution du conflit infra-européen du livre VII. De-ci de-là au fil du récit on peut penser trouver des allusions à des fragments de réalité appartenant à diverses époques, par exemple, dans la seconde partie, l'alliance entre Constantinople et Hongrie (fin du XIII<sup>e</sup> siècle), ou dans la première partie les relations conflictuelles dans les années 1270 entre Rodolphe de Habsbourg et Otakar II transposées dans l'opposition «roi de Bohême» / «empereur de Rome» jouant sur l'ambiguïté des expressions «empereur» / «roi», «de Rome» / «des Romains»<sup>35</sup>. Mais il s'agit d'hypothèses qui de toute manière montrent bien qu'il n'y a pas ici de recherche de cohérence historique dans la présentation des multiples conflits et de leurs multiples intervenants. En revanche, ils reflètent un mode de fonctionnement politique, une stratégie subtile fondée sur un jeu très évolutif d'alliances, y compris matrimoniales, et d'influences correspondant à la réalité médiévale, occidentale et orientale. La vérité historique apparaît, elle, à proprement parler sur le terrain, à l'occasion du traitement militaire des conflits, dans le détail des opérations tactiques (manœuvres précises des vaisseaux des deux flottes en présence<sup>36</sup>) et poliorcétiques (sièges de Constantinople, puis Trébizonde<sup>37</sup>, avec le détail dans les deux cas des chaînes qui ferment le port<sup>38</sup>). Mais en pleine bataille, pour rappeler à son lecteur qu'il s'agit d'une fiction, le narrateur n'omet pas d'insérer la description d'un cortège improbable de souverains somptueusement vêtus, faisant irruption au milieu des guerriers sur une barque propulsée à coups de rame par des singes de couleur émeraude qui se transforment ensuite en combattants avec arc et carquois, accompagnés de demoiselles jouant de la lyre (VI, 20). De même, pour clore le livre VIII (chap. 96), le narrateur affirme qu'Amadis de Gaule a vécu plus de 200 ans. On voit là que le narrateur abandonne tout effort de vraisemblance, se joue de la notion de crédibilité.

Il est impossible de poser la question de la crédibilité sur le plan historique des romans comnènes. Le choix commun de leurs auteurs consiste à

---

<sup>35</sup> Cf. note 24 pour l'interprétation de l'expression «empereur de Rome».

<sup>36</sup> V, 51 et VI, 20-26.

<sup>37</sup> V, 19 et VIII, 77.

<sup>38</sup> V, 48 et VIII, 77.

insérer les aventures des héros dans un contexte polythéiste qui ramène à l'Antiquité grecque (sans rattachement à une époque précise), même si on peut identifier des *realia* proprement byzantines<sup>39</sup> et émettre des hypothèses quant à l'existence de références masquées à des faits historiques. Cette projection hors de l'histoire dans un passé devenu intemporel exclut dans ces romans tout projet à tendance humaniste –tel celui qui sous-tend la réécriture d'*Amadis*– destiné à faire du texte un instrument de progrès pour la collectivité. Car si la vaste fresque historique, épique, que constitue *Amadis* n'offre pas de vérité événementielle, elle établit une relation étroite entre l'identité, la fonction des héros successifs et leur action sur le déroulement d'une histoire des Etats européens et proche-orientaux certes revue et corrigée, mais qui les transcende. Ils sont inclus dans un processus historique –la construction des rapports entre les nations, entre les religions– auquel ils participent. L'objectif affiché par les héros des romans comnènes, en regard, n'est que la construction d'un couple. Si la guerre fait irruption dans leur existence<sup>40</sup>, c'est malgré eux, ils n'en contrôlent pas les mécanismes, en sont victimes et restent passifs face à elle. En l'absence à la fois de contexte historique même sommairement identifiable et de projet d'élaboration par les héros d'une histoire autre que la leur propre, les romans comnènes se différencient totalement d'*Amadis*.

Dans les romans paléologues, aucune indication n'est fournie au lecteur de nature à inscrire d'une manière ou d'une autre leur contenu dans l'Histoire. Au tout début de *Belthandros et Chrysantza*, le titre de βασιλεύς du père du héros (v. 10) et l'épithète de «porphyrogénète» (v. 8) qui caractérise ses deux fils renvoient certes à Byzance, mais sans plus. La localisation d'une partie des aventures des héros à Antioche (vv. 746-1089) ne constitue pas en soi une information utilisable, et d'autant moins que Chrysantza, qui en est originaire, est elle aussi «porphyrogénète» (v. 1299). Il se trouve bien dans *Libistros et Rhodamnè* un roi d'Egypte rival du héros<sup>41</sup>, mais cette rivalité demeure affaire privée et non pas affaire d'Etats, divergence d'ordre politique. Bien qu'il y ait présence dans *Callimaque et Chrysorrhoé* de deux armées successivement<sup>42</sup>, aucune d'entre elles ne livre de combat. Le roi (sans identité précisée) qui a enlevé Chrysorrhoé est certes parti en campagne (vv. 1579-1580) et livre bataille (vv. 2314-2315), mais le déroulement de ces opérations

<sup>39</sup> Cf. Fl. MEUNIER, *Le roman byzantin du XIIe siècle. À la découverte d'un nouveau monde?*, Paris: H. Champion, 2007, pp. 39-67 et 80-88.

<sup>40</sup> Cf. *Rhodanthè et Dosiclès*, VI, 25-146; *Drosilla et Chariclès*, V, 372-448.

<sup>41</sup> S, vv. 1123-1225, 1644-1738, 1798-1813.

<sup>42</sup> Vv. 141-144, 1047-1056.

militaires ne fait pas l'objet d'une narration à l'intérieur du roman. Au tout début de *Florios* et *Platziaflore* dont les aventures se déroulent «en des temps anciens» (v. 1-2) un noble chevalier, comme ses compagnons pèlerins, est abattu on ne sait pas exactement où en cheminant vers Compostelle par les troupes du «roi d'Espagne», «sarrasin» (vv. 25-58). Il ne s'agit pas ici du choc de deux armées s'affrontant pour la possession ou la reconquête d'un territoire, ni d'une guerre de religion, bien que les pèlerins soient massacrés parce qu'ils sont chrétiens, mais, pour le dire en termes contemporains, d'exactions de soldats contre des civils, conséquence de l'invasion et de la domination sarrasines au terme d'une guerre qui n'est nullement présentée dans le roman. On en conclut que l'expression «temps anciens» renvoie au plus tôt au VIII<sup>e</sup> siècle, et on établira sur ce point un lien ténu mais intéressant avec l'allusion d'*Amadis* (VI, 52) à la prise de Cordoue par une coalition de dix rois «Arabes et Africains» comme représailles pour la mort du roi turc Armato dans le premier conflit Orient / Occident, «Païens» / Chrétiens, du roman. Ceci dit, la corrélation peut aussi bien s'établir avec l'épisode liminaire du modèle occidental de *Florios*, *Floire et Blancheflor*, dont s'inspirerait plutôt Montalvo. Ou bien même cette allusion d'*Amadis* à la prise de Cordoue ne reflète-t-elle que la sensibilité d'un romancier espagnol à l'histoire de son pays et ne constitue-t-elle qu'un rappel «ciblé» d'une date symbolique, les débuts de l'occupation musulmane à laquelle la prise de Grenade en 1492 a justement récemment mis un terme<sup>43</sup>. Les combats ne sont pas absents d'*Impérios et Margarona*, mais ils n'opposent pas non plus deux armées, seulement des chevaliers au cours de simples tournois, le second étant destiné à élire le futur époux de l'héroïne<sup>44</sup>.

Ce n'est donc pas une question d'absence ou non de vérité historique qui creuse un écart entre romans byzantins et *Amadis*. Il n'y a pas à proprement parler de vérité historique dans *Amadis*, mais une trame de géographie politique lâche et large appartenant à la réalité médiévale dont l'auteur a redistribué à sa guise les données pour en faire un nouveau jeu politique à la fois dévoilant ses aspirations et plaisant pour le lecteur. Dans les romans byzantins ne s'identifient ni ce fond historique ni son corollaire ici, la dimension transcendante de l'histoire d'amour des héros.

Cet écart apparaît aussi nettement dans le traitement de l'espace géographique. Le parcours des différents personnages ou groupes de person-

<sup>43</sup> Montalvo fait précisément allusion à la reconquête de Grenade dans le Prologue d'*Amadis*: «... chevaleureuses entreprises, qu'a faites notre magnanime Roi catholique Don Fernand, en la glorieuse conquête du royaume de Grenade ...»

<sup>44</sup> Vv. 87-132, 327-458.

nages d'*Amadis* se trouve précisément et en permanence balisé par le narrateur. Il est par conséquent facile à reconstituer lorsqu'il appartient au domaine de la réalité. On peut le schématiser comme suit.

Le livre I offre une succession de déplacements entre Bretagne, point de départ du roman, Gaule, Danemark, Écosse et Grande-Bretagne avec comme centre névralgique, nommé, Londres (chap. 31). Le livre II se focalise sur un espace plus resserré, insulaire exclusivement: Grande-Bretagne, Écosse, Irlande, le livre III, sur la Grande-Bretagne et ses îles au large, d'une part, la Gaule d'autre part puis l'Allemagne où Amadis séjourne pendant quatre ans (chap. 7) pour passer ensuite en territoire byzantin (chap. 9) jusqu'à Constantinople (chap. 11). Le livre III est un livre-charnière où se déplace le centre de l'action de l'extrémité Ouest de l'Europe à son extrémité Est, de l'Occident à l'Orient, pour revenir ensuite à l'Ouest en fin du livre (retour d'Amadis à Londres au chap. 16). Le lien établi entre les deux confins de l'Europe est maintenu au livre IV par le voyage aller-retour d'un messager d'Amadis à Constantinople (chap. 11), toute l'action de ce livre se déroulant en Grande-Bretagne et au large de la Grande-Bretagne. A la rupture du livre V constituée par le passage de la geste d'Amadis à celle d'Esplandian correspond une rupture dans la continuité de l'espace géographique. Dès son début (chap. 3) Esplandian arrive à la frontière de la Turquie et de la «Grèce» (l'empire byzantin), repart à Londres (chap. 14) puis retourne à Constantinople (chap. 25). La distribution des déplacements s'inverse par rapport à la première partie d'*Amadis* (livres III et IV), mettant en valeur le jeu politique mené dans le quart Nord-Est du bassin méditerranéen devenu territoire et enjeu prépondérants. Il est significatif qu'en fin du livre V toutes les forces occidentales convergent vers Constantinople, et la reconstitution de l'itinéraire emprunté par la flotte de cette coalition, au départ d'Europe du Nord (Suède, Norvège, Danemark), représente sur le plan de la réalité géographique le passage le plus précis du roman, trajectoire minutieusement détaillée dans chacune de ses étapes, comme suivie point par point sur une carte (chap. 51). Précision géographique supposée rendre plus crédible aux yeux du lecteur l'utopie que constitue ici le rassemblement des forces occidentales enfin unifiées contre l'infidèle? Parallèlement, au livre VI, le narrateur retrace le périple de Périon de Gaule, second fils d'Amadis, et de ses compagnons au départ de Londres (chap. 1), jusqu'à Constantinople (les compagnons de Périon) et plus à l'Est encore, jusqu'à Trébizonde (Périon, au chap. 2). Puis le sens des déplacements s'infléchit et s'inverse tout à la fois dans un mouvement dont le point de départ est diamétralement opposé à celui du livre V: les forces de la coalition «païenne» venues d'Asie Mineure et antérieure convergent à leur tour

du Sud au Nord et d'Est en Ouest en direction de Constantinople en se ralliant d'abord à Ténédos (chap. 4 et 15). Le livre VII présente une seconde rupture dans la continuité géographique corrélée comme la première, au livre V, avec le passage d'une geste (geste double: Périon / Lisuart) à une autre (Amadis de Grèce). Mais au livre VII on s'enfonce immédiatement dans un espace-temps auréolé de légende, celui du royaume de Saba (chap. 1), monde «païen» dans lequel est élevé Amadis de Grèce, et dont le souverain est en butte aux attaques du «roi d'Arabie» (chap. 3). Avec pareil point de départ, les déplacements du livre VII s'inscrivent ensuite, logiquement, dans le même axe que le livre précédent (Sud-Nord, Est-Ouest) moyennant une certaine imprécision géographique: par exemple quelle est l'île, de Propontide ou de Mer noire, dont Amadis de Grèce s'empare (chap. 8)?<sup>45</sup> Dans la seconde moitié du livre VII deux traversées croisées de la Méditerranée illustrent bien les échanges incessants entre Ouest et Est. Amadis de Gaule se rend sur l'une des Cyclades (chap. 35); inversement l'empereur de Trébizonde arrive en Grande-Bretagne (chap. 40). La trajectoire d'Amadis de Gaule est ensuite inversée par rapport à celle d'Amadis de Grèce au début du même livre VII: il part au royaume de Saba (chap. 45). Puis il vogue en direction de la Grande-Bretagne (chap. 46) en faisant escale en Italie (chap. 51 et 58) où parvient aussi Amadis de Grèce (chap. 57). Dans cet ensemble complexe les trajectoires, longues, à l'horizontale ou à la verticale du bassin méditerranéen s'entrecroisent, s'éloignent, finissent par converger pour les deux Amadis et sont tributaires tout aussi bien du hasard des tempêtes que de la mise en place d'alliances politiques. Le livre VII est à cet égard représentatif des déplacements dans l'ensemble du roman. Les héros, leurs proches ou leurs ennemis sillonnent le bassin méditerranéen, Europe et Asie constituant leur vaste territoire d'action. Ils n'en bouclent cependant pas le tour. Le Sud en est concrètement exclu et n'existe que par l'allusion du narrateur en VI, 52, à la prise de Cordoue par dix rois «Arabes et Africains». Qu'en conclure sinon qu'on ignore, qu'on «oublie» ici le proche envahisseur musulman, épisode de l'histoire de l'Espagne désormais clos par la reprise de Grenade?

Le livre VIII offre aussi une grande richesse de déplacements. L'empereur de Trébizonde, de Grande-Bretagne regagne sa capitale (chap. 3). Inversement, Amadis de Gaule arrive en Grande-Bretagne (chap. 17). Amadis de Grèce l'y rejoint (chap. 20). Chacun d'entre eux fait ensuite la traversée jusqu'à Constantinople puis Trébizonde pour Amadis de Gaule (chap. 25), jusqu'à Damas pour Amadis de Grèce (chap. 29) puis Jérusalem (chap. 33), Antioche

---

<sup>45</sup> Cf. plus haut p. 195.

(chap. 37), îles égéennes (chap. 39), Hongrie, Constantinople (chap. 41), Trébizonde (chap. 47). Amadis de Gaule s'étant rembarqué pour Constantinople arrive à Nicée (chap. 61) cependant qu'Amadis de Grèce échoue en Macédoine (chap. 64) avant de parvenir à Nicée (chap. 66) puis à Trébizonde (chap. 79). Il refait immédiatement un aller-retour Nicée (où il enlève sa belle)-Trébizonde (chap. 82 et 91) avec un détour par Rhodes (chap. 85). A la clôture du livre VIII, l'ensemble des rois, princes et dames chrétiens rassemblés à Trébizonde part à Nicée (chap. 95), en quelque sorte [re]devenue ville chrétienne par le mariage d'Amadis de Grèce avec la fille du «sultan de Nicée», les deux époux s'étant convertis au christianisme (chap. 91)<sup>46</sup>. Le périmètre couvert par les différentes trajectoires des héros incluant cette fois ostensiblement la côte proche-orientale (Damas, Jérusalem, Antioche) jusque là réservée aux «païens» à la fois atteste des progrès accomplis grâce à Amadis de Grèce dans la reconquête du territoire «turc» et confirme en revanche l'inexistence, l'ignorance dans ces déplacements du Sud du bassin méditerranéen. Ils se circonscrivent dans toute sa partie Nord et Est.

A l'intérieur de ces parcours inscrits dans la réalité géographique se présentent ponctuellement des étapes correspondant à des lieux fictivement ou vaguement désignés et non situés par le narrateur, autant de chaînons manquant non pas dans la reconstitution globale mais intégrale, c'est-à-dire suivie point par point, de certains déplacements. Se trace ainsi progressivement un itinéraire parallèle, hors du réel, presque exclusivement jalonné d'îles<sup>47</sup>.

<sup>46</sup> La fille du sultan de Nicée porte un nom symboliquement évocateur du nom de la victoire en grec: Νίκη. C'est bien de victoire au christianisme qu'il s'agit ici, mais s'agit-il plutôt de victoire du christianisme occidental, romain? Amadis de Grèce s'avoue lui-même «descendre et principal héritier de France, de Constantinople et Trébizonde» (VIII, 83, feuillet 156), ce qui ne résout pas la question mais met bien l'accent sur une perception œcuménique du christianisme, réconciliant les Eglises d'Orient et d'Occident. Est-ce donc un appel à l'union des deux Eglises, catholique et orthodoxe? Car après tout, sur le trône de Constantinople, Esplandian est né grec, si l'on peut dire, par les caractères grecs gravés sur sa poitrine, en même temps qu'il est petit-fils de Périon de Gaule et fils d'Amadis de Gaule. La messe célébrée au livre VII, sur une île que se disputent Turcs et «empereur de Constantinople» (voir plus haut p. 195) est une messe «catholique» (VII, 7, feuillet 10). Compte tenu de VIII, 83, 156, on peut choisir de comprendre cet adjectif comme synonyme d'«œcuménique», ou bien, si l'on considère qu'il est transcription directe du grec καθολικός, le comprendre dans le sens d'«orthodoxe» (cf. E. KRIARAS, *Lexique du grec médiéval*, Z, καθολικός, 6).

<sup>47</sup> II, 2: «l'île Ferme», sans doute au large de l'Italie, où se déroule presque tout le livre IV; II, 3: le «royaume de Sobrasie», sans doute en Ecosse; II, 6 et 10: l'île de «la Roche pauvre» où se retire Amadis de Gaule, au large de l'Ecosse semble-t-il; II, 19, «l'île du Lac ardent», sans doute au large de la Grande-Bretagne, de même que «l'île Triste» (III, 2), l'île de Mongaze (III, 3), «l'île de la Tour vermeille» (IV, 33); III, 10: «l'île du Diable», île de la mer Egée ou de la Propontide;

Itinéraire parallèle mais aussi univers parallèle, car l'étrange y fait souvent irruption, et dans ce cas on parlera très exactement d'univers magique, où s'exerce de manière privilégiée la magie très présente dans *Amadis*, l'île constituant par son isolement un lieu idéalement propice.

À cet égard *Amadis* se différencie doublement des romans comnènes. Si chez Prodrome et Eugenianos<sup>48</sup> certains toponymes correspondent à la réalité géographique, par la mention de lieux fictifs ou vaguement désignés qui les accompagnent il est en revanche impossible de reconstituer un quelconque itinéraire réel. Makrembolitès adopte une démarche plus claire encore: dans *Hysminè et Hysminias* tous les toponymes sont fictifs. Ce roman se désigne explicitement comme atopique, le voyage des héros y est ostensiblement un voyage imaginaire et dans l'imaginaire<sup>49</sup>. Mais l'impossibilité d'inscrire le contenu des romans comnènes dans une réalité géographique ne coïncide pas avec le basculement dans un espace magique au-delà du réel et agissant sur lui. Le merveilleux est absent de ces textes<sup>50</sup>.

En revanche il est présent dans les romans paléologues<sup>51</sup>. Mais, par opposition à *Amadis*, les auteurs paléologues, pour certains, localisent peu, voire pas du tout, les aventures des héros. Elles peuvent en effet s'implanter ou non dans la réalité géographique même vaguement désignée. Par exemple, la rencontre de Libistros et Clitobon dans *Libistros et Rhodamnè* s'est faite en Arménie (S, vv. 2367-2369) où retourne Clitobon en fin de roman, dans sa cité au nom fictif de Litabia (S, vv. 3055-3056). Une partie des aventures de Rhodamnè s'est déroulée en Égypte (S, v. 2297), mais avec comme point de départ Argyrocastron, le château de son père (N, v. 642), toponyme tout aussi fictif que le pays d'origine du héros, Libandros (N, v. 665). Au dénouement

---

V, 25, «l'île de la Montagne défendue», objet de convoitise des «Turcs» et des chrétiens; les îles «de la Demoiselle enchanteresse» (V, 1 et 33), de Silanchie (VII, 19) et d'Argenes (VII, 24), plus difficiles encore à localiser, se trouvent apparemment dans le quart Nord-Est du bassin méditerranéen.

<sup>48</sup> Les extraits qui nous restent de Manasses —exclusivement des passages de *pathos*— ne permettent pas de l'analyser sous cet angle.

<sup>49</sup> Cf. Fl. MEUNIER, *op. cit.*, p. 71-77.

<sup>50</sup> Absent de ces textes, y compris dans *Rhodanthè et Dosiclès* dans l'épisode de la paralysie de l'héroïne, guérie par une herbe médicinale à effet instantané et puissant (VIII, 502-526). Il s'agit ici de vertus phytothérapeutiques et non magiques. Chez Makrembolitès, le récit de l'héroïne affirmant qu'elle a été sauvée de la noyade par Eros lui-même constitue à l'intérieur de l'ensemble du roman le seul passage non pris en charge par le héros-narrateur Hysminias, comme une dénégation de sa part d'événements qu'il n'a pas lui-même vécus et qui font intervenir l'irrationnel.

<sup>51</sup> Nous y reviendrons un peu plus loin.

de leurs aventures, Libistros et Rhodamnè règnent sur Argyrocastron. Les seules mentions de l'Arménie et / ou de l'Égypte ne suffisent pas à reconstituer dans la réalité l'itinéraire suivi par eux, impossible à identifier à l'arrivée comme au départ. *Belthandros et Chrysantza* offre plus de précisions. Belthandros quittant le royaume de son père (non localisé) passe par l'Anatolie (v. 218), emprunte un col au nom fictif (v. 220), s'arrête à Tarse en petite-Arménie (vv. 233-235) puis arrive à Antioche (v. 747). Mais son itinéraire ne peut être reconstruit dans sa totalité faute de point de départ précisé, et d'autant moins qu'il retourne en fin de roman, accompagné de Chrysantza, à ce même point de départ, le royaume de son père. Avec *Florios et Platziaflore* le périmètre d'action se déplace d'abord à l'Ouest du bassin méditerranéen. De Rome (v. 1) le père de l'héroïne se dirige vers la Galice (v. 17) pour un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle. Originaire d'Espagne et fils du roi de ce pays (vv. 28 et 156), le héros, lui, part à Μοῦρτόριον (v. 225), toponyme fictif (qui a donné lieu à des interprétations divergentes), sans que sa ville de départ ait été localisée. Il se lance ensuite à la poursuite de Platziaflore, vendue à des marchands, en Égypte (vv. 1251-1272), arrive à Alexandrie (v. 1300), puis va jusqu'à Babylone (v. 1301), et finalement retourne en Espagne avec Platziaflore. Le circuit accompli par Florios (Occident-Orient-Occident) est globalement identifiable dans sa réalité géographique. Le périple d'Impérios au départ de Provence est résumé dans sa première partie aussi sommairement et vaguement que possible en deux vers (vv. 252-253), jusqu'à son arrivée à Naples. De même pour les trajets Naples-Le Caire où il est vendu comme esclave, et Naples-Provence pour Margarona, qui se retire dans un monastère non nommé et non identifié (v. 586-597). L'île déserte sur laquelle séjourne malgré lui Impérios avant son retour en Provence n'est ni nommée ni localisée (dans *Amadis* les îles portent toutes un nom, même fictif). La géographie d'*Impérios et Margarona* se trouve donc réduite à sa plus simple expression, surtout pour l'héroïne –deux étapes, point de départ et point d'aboutissement de son périple–, à peine plus détaillée pour Impérios: un circuit, comme Florios, en quatre étapes, avec le même mouvement d'aller-retour Occident-Orient-Occident.

La question de la réalité géographique ne se pose pas pour *Callimaque et Chrysorrohoé* puisque ce roman n'offre aucune indication de localisation dans l'espace géographique. Seuls donc deux romans paléologues, les deux romans directement inspirés d'un modèle occidental, *Florios* et *Impérios*, partagent avec *Amadis*, roman occidental, l'inscription des aventures dans une réalité géographique, incluant d'ailleurs à chaque fois les deux moitiés, Est et Ouest, du bassin méditerranéen, ce qui n'empêche pas ponctuellement l'im-

précision géographique. Mais l'itinéraire peut être reconstruit de son point de départ à son point d'arrivée. En revanche il ne se trouve pas dans *Florios ni Impérios* comme dans *Amadis* de lieux magiques, en-dehors de la réalité géographique en même temps que du monde rationnel.

Geste dynastique conçue comme une vaste fresque historique qui se déroule surtout dans l'espace de la réalité géographique, Amadis est aussi une œuvre à finalité apologétique. La fin du livre VIII célèbre la victoire du christianisme sur le «paganisme», l'union de l'Orient et de l'Occident, mais il ne s'agit pas d'une victoire pacifique. Elle n'intervient qu'à l'issue d'affrontements sanglants qui ont démontré la suprématie militaire des chrétiens combattant pour leur foi. Le roman est imprégné de christianisme. Le ton est donné dès son ouverture: «Peu de temps après la passion de notre Sauveur Jésus-Christ ...» (I, 1, feuillet 1). L'exercice de la chevalerie s'y trouve tout au long présenté dans son rapport indissociable avec la religion, dans sa dimension christique<sup>52</sup>, en particulier dans sa phase d'initiation<sup>53</sup>, et la victoire suprême du chevalier ne consiste pas tant à terrasser son adversaire au combat qu'à provoquer sa conversion<sup>54</sup>. Le respect des code et valeurs chevaleresques s'accompagne ici de catéchisation. La prouesse guerrière elle-même est imputable à Dieu, et Esplandian, futur empereur de Constantinople, ne manque pas de lui rendre grâces après avoir accompli son premier exploit et lu la prophétie qui d'avance trace son destin (V, 2). Lorsqu'il arrive un peu plus tard en terre infidèle, «entre les marches de Turquie et de Grèce», il puise sa force dans son espérance en Dieu et réaffirme sa foi en lui avant d'aller combattre (V, 3). De même, Amadis de Gaule se préparant à l'affrontement pour défendre l'honneur de la reine de Saba injustement accusée prie Dieu (VII, 46). Mais l'expression de la foi déborde largement le cadre chevaleresque strict, elle se fait aussi au quotidien par les chevaliers eux-mêmes et leur entourage. Ils sont en permanence tournés vers Dieu, et l'accomplissement de chaque acte de leur existence en témoigne en toute circonstance. L'amour de sa belle est étroitement corrélé pour le chevalier avec l'amour de Dieu, sans cesse mis à contribution dans son rôle tutélaire. Ainsi d'Amadis de Gaule à la poursuite du magicien Arcalaus, ravisseur de sa bien-aimée Oriane (I, 36). Réciproquement, le premier mouvement d'Oriane apprenant le retour prochain d'Amadis est d'en remercier Dieu (II, 12), comme le fait aussi Amadis au mo-

<sup>52</sup> Ce rapport est expressément exprimé par Lisuart, futur empereur de Trébizonde, avant son combat singulier contre Zahara, païenne: il se nomme lui-même «serviteur de Jésus-Christ» (VIII, 36, feuil. 64).

<sup>53</sup> IV, 38; VI, 18; VI, 59.

<sup>54</sup> III, 12; V, 5; VI, 23.

ment où Amadis de Grèce lui apporte des nouvelles de ses fils et petit-fils Pé-rion et Lisuart de Grèce qu'il croyait disparus (VII, 37). Ce Dieu révé-éré et ap-pelé à l'aide est aussi un Dieu de colère que toute une collectivité, les habi-tants de Trébizonde assiégés par les «païens», tente d'apaiser par des oraisons et des jeûnes (VIII, 27). Même le narrateur se livre à de fréquentes intrusions dans le récit pour manifester sa foi et mettre en évidence l'intervention de Dieu dans les affaires des hommes, en particulier quand il s'agit de combat. Il dégage une morale. En I, 35, faisant allusion à Lisuart, roi de Grande-Bre-tagne enlevé par les hommes de main du magicien Arcalaus, il rappelle que les puissants sont eux aussi soumis aux caprices de la fortune, avec le consentement de Dieu (I, 35). Ou bien, pour commenter l'évolution favora-ble des amours d'Amadis de Gaule et d'Oriane, qui va succéder à une pé-riode de désespoir d'Amadis, le narrateur reconnaît le rôle miséricordieux de Dieu (II, 6) suscitant une tempête à l'origine des retrouvailles des deux amants séparés (II, 10 et 12). Si Dieu maîtrise et oriente le destin des héros, qui se soumettent à lui, y compris Amadis de Grèce, élevé chez les païens, par sa conversion en fin de roman (VIII, 91) consécutive à une vision du Christ en apothéose (VIII, 69), chevalerie, magie et religion fonctionnent aussi de pair, tout au moins tant que l'exercice de la magie ne se laisse pas détourner à des fins maléfiques<sup>55</sup>. C'est Urgande, magicienne, qui rappelle en V, 42, après une victoire sur les Turcs, que les chevaliers sont au service de Dieu et de la foi chrétienne, et un peu plus loin, que le polythéisme et ses faux dieux ont été anéantis par l'avènement du Christ (V, 44). Il n'est donc pas étonnant qu'Ur-gande puisse avec son accord en quelque sorte se substituer à Dieu en fin du livre V en permettant à ses rois préférés (Amadis de Gaule, ses frères et fils en particulier) et leurs épouses d'échapper momentanément à une mort pourtant programmée pour eux, et même de retrouver jeunesse et beauté de leur visage d'antan (V, 55). La magie prend ici une dimension mystique. Cet accord profond, cette symbiose avec la religion trouve son aboutissement dans la construction par Zirfée de la Tour de l'Univers, avec pour objectif la création d'une réplique en miniature grâce à la magie, insufflée par Dieu, de l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire le cosmos. Chacun des sept premiers étages de la tour est dévolu à un astre ou à une planète. Le magicien Alquif, époux d'Ur-gande, impulse le mouvement de ces astres et donne vie à ce micro-Univers. Alors apparaît le Christ en apothéose, les dominant (VIII, 59). Il suscite sur-

---

<sup>55</sup> Cette perversion des pratiques magiques est en particulier illustrée dès le début du roman par Arcalaus (par exemple, I, 36, cité plus haut). Dans ce cas elle est anéantie par la puissance de Dieu (VI, 21).

le-champ la conversion de Zirfée, de même qu'il suscitera un peu plus tard celle d'Amadis de Grèce (VIII, 69)<sup>56</sup>. Le vieil Alquif qui tient ce rôle si privilégié de régisseur du mouvement des astres avait déjà montré précédemment sa parfaite compréhension des mécanismes de l'Univers, l'influence des planètes et des constellations, mais aussi leur soumission à l'ordonnance et à la volonté de Dieu (VIII, 51). La fin du livre VIII constitue une clôture de cet épisode. Zirfée fait monter au sommet de la Tour de l'Univers tous les rois et reines et leur compagnie réunis à Nicée. Les astres se meuvent, le Christ se montre en apothéose, l'atmosphère est plus divine qu'humaine. Zirfée endort alors toute cette assemblée de seigneurs pour prolonger leur vie, dans la tour, loin de la vie réelle (VIII, 96). La scène est parallèle à la fin du livre V, mais en fin du livre VIII lieu et atmosphère évoquent nettement ...le Paradis, recréé aussi de la sorte dans la Tour de l'Univers.

Le caractère utopique du projet romanesque d'*Amadis* sur le plan historique, identifié dans le prologue du traducteur au livre VI (la réconciliation païens / chrétiens) paraît bien à mettre en relation avec l'utopie à laquelle aboutit ici la magie: recréer l'œuvre de Dieu jusqu'à, aboutissement ultime, un Paradis sur terre.

Il ne se trouve dans les romans comnènes absolument rien qui corresponde à cette présence, cette apologie de la religion chrétienne. Le monde des romans comnènes est celui du polythéisme grec de l'Antiquité, et si l'on veut considérer que ponctuellement on y identifie une matière proprement chrétienne, alors c'est plutôt dans le sens d'une remise en question, voire d'une parodie du christianisme qu'il faut aller chercher son interprétation<sup>57</sup>. En revanche, dans les cinq romans paléologues un nombre très variable selon l'œuvre considérée de références à Dieu inscrit les aventures du couple de héros dans un contexte ostensiblement chrétien. On peut sous cet angle d'étude examiner successivement les deux groupes de romans paléologues. Dans *Belthandros et Chrysantza*, au milieu d'un concours de beauté où Belthandros est chargé de juger des qualités toutes charnelles, physiques, des quarante candidates, l'exclamation spontanée de l'une d'elles, demeurée dans le groupe des trois finalistes, et la dernière à être éliminée, donne une autre dimension à ce concours: «Ὁ ἀδικώτατε κριτά, εἰς τὸν Θεὸν ἐλπίζω...», «[Face à toi,] le plus injuste des juges, j'espère que Dieu...» (v. 637). Le dé-

<sup>56</sup> Le narrateur explique que Zirfée, non convertie encore, ne connaissait pas «le secret de l'Univers» et par conséquent pouvait construire le micro-cosmos, mais non pas lui donner vie en déclenchant le mouvement des astres.

<sup>57</sup> Cf. Fl. MEUNIER, «Les romans de l'époque comnène: des réminiscences bibliques?», *REB* 69 (2011) 205-217.

roulement de l'ensemble des aventures de Belthandros et Chrysantza jusqu'au dénouement, leur mariage (vv. 1330-1337), est placé sous le signe de la foi par la référence finale, intrusion du narrateur, au livre des *Proverbes*<sup>58</sup> (vv. 1342-1347) et son double ἀμήν clôturant le roman (v. 1348). Le même type de clôture, c'est-à-dire une intervention finale dans l'œuvre par le narrateur, se trouve aussi dans *Libistros et Rhodamnè* et *Callimaque et Chrysorrhoé*, spécifique donc du groupe des trois romans non directement inspirés d'un modèle occidental<sup>59</sup>. L'*ekphrasis* du château d'Argyrocastron dans *Libistros et Rhodamnè* inclut la présentation des sculptures de douze Vertus parmi lesquelles les vertus théologiques et les vertus cardinales (N, vv. 801-876). Hormis l'allusion finale du narrateur à la grâce du Christ Rédempteur, il ne se trouve pas dans le récit de *Callimaque et Chrysorrhoé* de mention de Dieu, du Christ, ou de manifestation de foi chrétienne. On voit donc que ces références sont au total extrêmement réduites dans ces trois romans. La magie, elle, est bien présente dans deux d'entre eux mais, à la différence d'*Amadis*, non pas au service de la religion, au contraire, d'un usage exclusivement maléfique, démoniaque. Son exercice ne peut d'ailleurs se faire ici que par commerce avec les démons, les forces du Mal, substituées à celles du Bien en œuvre dans *Amadis* grâce à la gigantesque lutte contre les infidèles à laquelle se vouent les chevaliers du Christ<sup>60</sup>.

Le second groupe de romans paléologues (*Florios et Impérios*), directement inspirés d'œuvres occidentales, présente une approche plus riche de la religion, davantage assimilable à celle d'*Amadis*. Les manifestations de foi ponctuent en permanence le texte pourtant bref d'*Impérios et Margarona*<sup>61</sup>, et se concrétisent dans le choix par l'héroïne d'édifier un monastère-hospice (vv. 588-597), elle-même ayant précédemment séjourné dans un couvent où des nonnes l'avaient généreusement accueillie (vv. 570-579). Dans ce roman les Sarrasins sont présents, mais hors contexte d'affrontement avec les chrétiens. Au contraire, leurs relations sont pacifiées et vont jusqu'à l'assimilation

<sup>58</sup> Même si l'exactitude de la référence est contestable, elle ne remet pas pour autant en question la démarche du narrateur renvoyant à la Bible.

<sup>59</sup> *Libistros et Rhodamnè*, S, vv. 3263-3264; *Callimaque et Chrysorrhoé*, vv. 2606-2607.

<sup>60</sup> Le Mal absolu s'incarne dans un dragon (*Callimaque*, vv. 449-529), mais le plus souvent c'est par les artifices d'une sorcière que souffrent les héros (*Callimaque*, vv. 1066-1067; *Libistros*, S, vv. 1635-1642; 1681-1683), à cause d'un objet par elle ensorcelé, une pomme ou une bague (*Callimaque*, vv. 1206-1214; *Libistros*, S, vv. 1703-1706). La procédure d'élimination du dragon ou de la sorcière se fait par la main de l'homme, sans aide aucune de Dieu (*Callimaque*, vv. 572-580 et 2588-2590; *Libistros*, S, vv. 2765-2766).

<sup>61</sup> Actions de grâces aux vv. 577-578, 854-855, 885, invocations (vv. 225-226, 403-404), reconnaissance de l'efficacité divine (v. 756-759), par le narrateur au v. 47.

interculturelle: le héros, acheté comme esclave par le sultan du Caire, puis libéré et honoré comme un seigneur, apprend langue et écriture arabes, et passe sept ans en terre sarrasine. Par opposition au premier groupe de romans paléologues, l'exercice de la magie –intervenant peu ici– se place sous l'égide de Dieu, avec un mode de fonctionnement identique aux deux épisodes d'*Amadis* en fin des livres V et VIII, lorsque la magie permet à l'homme de transcender son destin de mortel<sup>62</sup>.

La relation avec *Amadis* est encore plus évidente quand il s'agit de *Florios*. Dès l'ouverture, il est déjà complètement empreint de christianisme: un noble chevalier prie Dieu et Saint Jacques, «illustre apôtre du Christ», et lorsque sa requête est exaucée, part en pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle (vv. 1-23). La dynamique de l'action repose sur une confrontation infidèles / chrétiens, résolue par le sang au début du roman (vv. 25-58) seulement, car toute l'œuvre représente aussi une sorte d'utopie, la démonstration de la supériorité du christianisme par des voies pacifiques: au dénouement le héros, sarrasin, se convertit par amour pour l'héroïne qu'il épouse, ainsi que roi et reine ses parents et son peuple (vv. 1838-1841). Ce schéma est à rapprocher de la fin du livre VIII d'*Amadis*, les noces d'Abra, «païenne», convertie au christianisme pour épouser Lisuart de Grèce, empereur de Trébizonde, symbolisant l'union de l'Orient et de l'Occident. Mais sépare les deux romans la présentation très positive, excepté l'épisode initial de massacre, des Sarrasins dans *Florios*. Ils sont tout aussi pieux que les chrétiens. En témoignent par exemple les paroles adressées par le héros à Platziافlore qu'il vient de sauver du bûcher (vv. 728-729), non moins imprégnées de foi que la longue invocation à Dieu de la jeune fille, chrétienne, (injustement) accusée de tentative de régicide (vv. 691-700). Et si plus tard l'émir qui a acheté Platziافlore cherche à la faire périr en même temps que le héros sur le bûcher, ce n'est pas par haine des chrétiens en ce qui la concerne, mais par dépit amoureux et désir de vengeance (vv. 1682-1740). Le dénouement de l'épisode du bûcher (vv. 1766-1773) est dû au pouvoir magique d'une bague, équivalent du talisman d'Impérios, confiée aussi par sa mère au héros (vv. 1188-1201) et protégeant grâce à Dieu<sup>63</sup> contre la mort. A cette occasion on voit les deux héros,

<sup>62</sup> Ici c'est un objet magique, un talisman, confié par sa mère à Impérios, qui a le pouvoir, attribué par Dieu, de préserver de la mort celui qui le porte (vv. 230-235).

<sup>63</sup> «Grâce à Dieu», mais la mère de Florios est sarrasine et non chrétienne. Cela tendrait-il à prouver que l'union finale des héros sous l'égide du Dieu chrétien correspond en fait à une vision unique par l'auteur du Dieu des chrétiens et des Sarrasins: deux monothéismes, deux religions qui vénèrent en fait le même Dieu bienveillant envers les hommes? L'action de grâces des héros qui clôt la scène du bûcher conforte cette interprétation.

appartenant à deux religions différentes, célébrer ensemble le même «Dieu Tout-puissant, Créateur de toutes choses». Scène symbolique ici, préfigurant l'union finale des héros et des religions par l'absorption dans le christianisme.

Romans de chevalerie et romans comnènes sont réunis sous une même désignation: «romans d'amour et d'aventures». L'amour divin qui imprègne *Amadis*, présent aussi dans *Impérios* et *Florios*, n'exclut pas l'amour charnel, tout humain, que se vouent les couples de héros des romans paléologues, que vivent les héros successifs d'*Amadis*. Amour qui peut suppléer l'amour de Dieu dans le premier groupe de romans paléologues, s'y substituer dans le cas des romans comnènes. Les romans comnènes sont-ils pour autant seuls parmi toutes les œuvres qui constituent ici notre corpus à présenter une vision exigeante, absolue, de l'amour à travers deux caractéristiques, virginité et fidélité absolues? Jusqu'au mariage final, c'est-à-dire jusqu'au dénouement, les héros y respectent simultanément ces deux impératifs<sup>64</sup>, l'exigence de virginité jusqu'au mariage témoignant malgré leurs auteurs (qui ne la revendiquent donc pas en tant que telle) d'une imprégnation chrétienne. Les deux notions de virginité et de fidélité se trouvent en revanche dissociées dans les romans paléologues, où mariage ne rime pas avec virginité<sup>65</sup>, mais où la fidélité entre amants et entre époux s'avère totale, que les héros fassent ou non l'objet de sollicitations extérieures<sup>66</sup>.

<sup>64</sup> Cf. *Hysminè et Hysminias*, IX, 18, 2 et IX, 22, 2; XI, 16, 1 et XI, 17, 3-6; *Rhodanthè et Dosiclès*, IX, 485-486; *Drosilla et Chariclès*, IX, 299-300; cf. Fl. MEUNIER, *op. cit.*, pp. 117-118; les fragments de Manasses ne permettent pas de traiter cette question.

<sup>65</sup> A deux exceptions près peut-être: aucune précision à ce sujet n'étant apportée par le texte, on ne sait donc pas si au moment de son mariage avec Margarona *Impérios* était ou non vierge. Il a tout de même passé sept ans en exil avant de rencontrer l'héroïne (v. 251). Il en va de même pour *Callimaque* (vv. 73-78).

<sup>66</sup> *Florios*, vv. 1693-1704: l'émir qui convoite *Platziaflore* et l'a achetée à prix d'or la trouve dormant avec *Florios*, alors qu'elle se refuse à lui; on notera que dans ce roman-ci l'amour total que se vouent les héros correspond à une sorte de prédestination par l'apparence, la ressemblance physique totale, qui se substitue à la prédestination par le nom (*Hysminias* / *Hysminè*) du plus passionné des couples des romans comnènes; *Libistros*, S, vv. 2174-2180: *Rhodamnè* résiste fermement à *Berdérichos*; *Callimaque*, vv. 1583-1585: *Chrysorrhoe* elle aussi résiste au roi qui l'a enlevée, en clamant son amour pour *Callimaque*. Dans trois romans sur cinq les héros deviennent amants, tous deux vierges, avant leur mariage: *Florios*, vv. 1680-1681 pour un (double) mariage en fin de roman (vv. 1818-1836); *Libistros*, S, vv. 1114-1116, mariage en v. 1272; *Belthandros*, vv. 862-864, mariage final (vv. 1330-1335). Le cas d'*Impérios* et *Callimaque* est différent: moyennant la réserve formulée en note 65, l'héroïne ou les deux héros arrivent vierges jusqu'à leur mariage dans *Impérios* (vv. 468-470). Quant à *Callimaque* et *Chrysorrhoe*, ils ne s'épousent pas (c'est *Berdérichos* qui a épousé *Chrysorrhoe*), deviennent amants rapidement (vv. 754-756 et 797-804), puis vivent en fin de roman des relations complètement fusionnelles dans un monde clos, hors de la société, sorte de Paradis sur terre (dans une œuvre pourtant où, hormis l'intervention finale du narrateur, ne se trouve pas de trace ostensible de christianisme).

Assouplissement des mœurs dû à un changement de modèle de société: on passe à un modèle de société occidental?<sup>67</sup> On s'attend alors à retrouver le même schéma amoureux dans *Amadis*. Nous nous limiterons à l'examiner à propos de la lignée d'Amadis: sa descendance masculine directe (ses fils Esplandian et Périon, son petit-fils Lisuart, son arrière-petit-fils Amadis de Grèce) et son père Périon de Gaule, fondateur de la lignée.

Avant d'éprouver un violent coup de foudre pour Elisène (I, 2) et de l'épouser (I, 4) presque aussi vite qu'ils sont devenus amants (I, 2), Périon de Gaule avait déjà eu un fils au cours de son périple de chevalier errant, Florestan (I, 43). Elisène, elle, était vierge et rétive face à l'amour. En tant qu'époux, ils restent fidèles l'un à l'autre toute leur existence. Amadis de Gaule, leur fils, ne vit en revanche, par opposition à son père, qu'un unique amour, absolu, partagé, avec Oriane, fille du roi Lisuart de Grande-Bretagne. Chacun d'entre eux, par sa beauté, sa prestance, sa vaillance pour Amadis, suscite la passion, mais ils résistent à toutes les sollicitations<sup>68</sup>. Entre leurs premières relations physiques (I, 36) et leurs noces (IV, 30) s'écoule une quinzaine d'années (puisque leur fils Esplandian est fait chevalier en IV, 38) ponctuées par de longs épisodes de séparation (par exemple III, 7: quatre ans, auxquels s'ajoutent les trois mois et demi mentionnés en III, 5) qui ne font, précise le narrateur (III, 11), qu'augmenter l'amour d'Amadis. Le caractère de fidélité à un amour unique se transmet-il de père en fils dans cette dynastie? En fait, les deux fils d'Amadis, Esplandian et Périon, ont un profil amoureux à l'opposé l'un de l'autre. Esplandian et sa future épouse Léonorine, fille de l'empereur de Constantinople, sont prédestinés l'un à l'autre. Le prouvent les caractères d'amour gravés à sa naissance sur la poitrine d'Esplandian: il s'agit de son nom accompagné de celui de la jeune fille (V, 54). Ils se sont tous deux aimés de loin sans s'être jamais vus pendant deux ans (IV, 36), et célèbrent leurs noces (V, 54) après une seule entrevue consacrée exclusivement à converser (V, 36).

<sup>67</sup> A cet égard il est tout de même intéressant de constater que le seul des cinq romans paléologiques à présenter au moins l'héroïne vierge jusqu'à son mariage, comme les romans comnènes, est précisément l'un des deux romans inspirés directement d'un modèle occidental.

<sup>68</sup> Par exemple en I, 34 pour Amadis, avant même d'avoir goûté les joies de l'amour avec Oriane; Oriane en III, 17 refuse par amour pour Amadis la main de l'empereur de Rome et menace son père de se suicider s'il consent à la lui donner pour épouse. Leur fidélité est prouvée par leur victoire simultanément ou successivement dans les épreuves de «l'arc des loyaux amants» (II, 7 et IV, 30) –il s'agit en fait d'une voûte de pierre sous laquelle ne peuvent passer que les amants totalement intègres–, et dans celle d'une épée et d'un couvre-chef magiques (II, 15).

Périon, frère d'Esplandian, qui lui aussi a éprouvé un coup de foudre, réciproque, pour Gricilerie (VI, 2), l'une des filles de l'empereur de Trébizonde, conclut concrètement cette histoire d'amour en VI, 59. S'ensuit une longue période de séparation (environ vingt ans, semble-t-il, l'âge de leur fils Lucencio en VIII, 3) au cours de laquelle Périon a eu un fils de la duchesse d'Autriche (VII, 40). Parallèlement aux amours de Périon et Gricilerie se déroulent celles de Lisuart, fils d'Esplandian, avec la seconde des filles de l'empereur de Trébizonde, Onolorie, selon un schéma exactement inverse, celui d'une passion unique, exclusive, concrétisée au même moment que les amours de Périon et Gricilerie (VI, 59), et qui ne prendra fin qu'avec la mort d'Onolorie (VIII, 75). Lisuart et Onolorie se trouvent ensemble en butte aux assauts amoureux de Zaïr et de sa sœur Abra et leur répondent tous deux par le mépris (VIII, 7 et 10) en invoquant la force de leur passion. Lisuart épouse Onolorie en même temps que Périon Gricilerie (VIII, 28). Ce faisant il accède au trône de Trébizonde (VIII, 75) et la raison le pousse à choisir, après la disparition d'Onolorie, de faire une alliance politique avec Abra, ex-«reine de Babylone», dont l'amour pour lui malgré son mépris n'a pas faibli (VIII, 90).

Amadis de Grèce, quant à lui, devient successivement amoureux de Lucelle (VII, 20) par coup de foudre réciproque, qui ne les mènera qu'à des relations platoniques, puis de la fille du «sultan de Nicée» à la vue de son portrait (son père la garde enfermée dans une tour, à cause de sa trop grande beauté). L'effet est immédiat: foudroyé, Amadis s'évanouit (VIII, 37). Elle-même, que jusque dans sa tour avait atteinte la renommée de chevalier valeureux d'Amadis, s'était enflammée d'amour pour lui (VIII, 18). Il réussit à rejoindre sa bien-aimée dans sa tour, et ils deviennent amants, tous les deux vierges, le narrateur y insiste (VIII, 73). Amadis l'enlève, ils s'enfuient à Trébizonde (VIII, 82) et s'y épousent après s'être convertis au christianisme (VIII, 91). Si Amadis, contrairement aux hommes de sa lignée (Amadis de Gaule, Esplandian, Lisuart), a d'abord hésité entre deux femmes, il n'en demeure pas moins, finalement, aussi vierge, amoureux et fidèle qu'eux<sup>69</sup>.

Bien que le scénario de rencontre et d'évolution des amours soit différent pour chacun des couples constitués de la sorte dans *Amadis*, des constantes, une unité, se dégagent: la valorisation d'un premier, d'un unique

---

<sup>69</sup> L'épisode de VIII, 85, qui transforme en amants pour une unique fois Zahara, reine du Caucase, et Amadis, n'est qu'un stratagème de la magicienne Urgande destiné à assurer une descendance à Zahara. Elle a plongé Amadis et Zahara dans un état second où ils éprouvent tout à coup une très forte attirance physique l'un pour l'autre, à laquelle ils ne peuvent résister. En même temps qu'Urgande les libère ensuite de cet enchantement, elle efface toute trace dans leur mémoire de ce qui vient de se passer.

amour vécu dans la fidélité totale, consommé avant mariage. Le schéma est identique à celui des romans paléologues. Mais aussi se forge dans *Amadis* une dynastie d'amants fidèles. Les deux Périon s'éloignent quelque peu de ce modèle-type, l'un pour avoir déjà vécu une ou des aventures amoureuses avant de connaître Elisène, l'autre pour son absence de fidélité. Un seul couple est montré comme hors-normes (la norme étant représentée ici par les relations physiques avant mariage), exceptionnel parce que marié vierge: Esplandian-Léonorine. Faut-il établir une corrélation avec le contexte historique du roman et y voir les prémices de la valorisation, de la reconnaissance d'Esplandian en tant que modèle, avant même que sur le plan politique il ne devienne empereur de Constantinople luttant efficacement contre les infidèles? Ou bien cette spécificité du couple fondé par l'empereur de Constantinople renvoie-t-elle, au-delà, à la vision plus stricte, plus exigeante de la virginité jusqu'au mariage dans les romans comnènes?

Amour divin, passion amoureuse ... mais l'amour de l'Art aussi caractérise romans comnènes et romans de chevalerie à travers un goût prononcé pour l'*ekphrasis*, par le prisme de laquelle l'objet décrit se transforme en véritable œuvre d'art. Cependant les catégories représentées dans *Amadis* d'une part, les romans byzantins d'autre part ne se recourent pas exactement. Les romans comnènes privilégient les descriptions de héros / héroïnes, jardins, objets ou œuvres d'art, et aussi, chez Prodrôme et Eugenianos, de batailles. Dans les trois romans paléologues qui offrent des *ekphraseis* (*Callimaque*, *Libistros*, *Belthandros*), on retrouve invariablement, plus ou moins développées, le trio de descriptions château / jardin / héroïne. *Amadis* ne contient pas d'*ekphrasis* de héros ni d'héroïne, peu d'*ekphraseis* d'objets (une épée en II, 14; des animaux mécaniques dans un montage très complexe, qui servent de passe-temps à observer, en II, 21; la tombe de Jupiter (*sic*) caractérisée par ses sculptures et la richesse de ses matériaux en V, 34) et de jardins (IV, 2 et VII, 32), mais un ensemble de deux descriptions originales: une jument somptueusement harnachée, à l'orientale (VIII, 5), le cortège très exotique de la reine du Caucase (VIII, 43). En revanche nombre de descriptions sont l'équivalent des descriptions de châteaux des romans paléologues en insistant sur l'architecture d'ensemble et la richesse fabuleuse de la décoration intérieure<sup>70</sup>. Les caractéristiques sont donc globalement identiques; il se

<sup>70</sup> *Amadis*, palais de l'île Ferme (II, 1 et IV, 2); château de l'île d'Argenes (VII, 24); château enchanté à la cour de Trébizonde (VIII, 56); maison d'Axiane sur l'île d'Argenes (VII, 30), à comparer au château et à la chambre du dragon dans *Callimaque* (vv. 178-188; 416-442), au portique d'entrée du château d'Amour de *Libistros* (E, vv. 256-265), au château d'Amour de *Belthandros* (vv. 318-365).

trouve bien aussi à chaque fois, intégrées au sein de la description des peintures, des sculptures, mais dont motif et représentation diffèrent aussi à chaque fois. Ce ne sont pas non plus les mêmes composants de détail qui retiennent l'attention du narrateur. On ne peut par conséquent établir de corrélation directe entre ces descriptions de châteaux des romans paléologues et *Amadis*, on ne peut parler d'influences des premières sur *Amadis*.

Ce d'autant moins que la dimension d'œuvre apologétique d'*Amadis* apparaît jusque dans le choix de certaines *ekphraseis*. Certes à la fois dans un roman comnène et un roman paléologue on trouve une *ekphrasis* des quatre vertus cardinales et de douze vertus<sup>71</sup>. Mais elles ne sont pas au service d'un dessein, d'une orientation d'ensemble de l'œuvre telle celle que nous avons plus haut identifiée dans *Amadis*, et qui apparaît une première fois avec la description de la chambre du trésor à l'intérieur du château d'Argenes, à dimension surnaturelle (VII, 24), et surtout avec la Tour de l'Univers au livre VIII<sup>72</sup> représentant l'ensemble du cosmos. L'unité –chrétienne– de l'œuvre dans le cas d'*Amadis* se saisit dans toute sa force par cette dernière *ekphrasis* à l'avant-goût de Paradis, au service tout autant que les combats contre les infidèles dûment représentés dans le roman de la célébration du christianisme<sup>73</sup>.

C'est sur ce seul point précisément («célébration du christianisme»), tant pour le reste *Amadis* se démarque d'eux, qu'on peut soulever la question d'une éventuelle influence des romans byzantins. Les caractéristiques fondamentales d'*Amadis* définies ci-dessus (geste dynastique, vaste fresque historique, roman apologétique) sont absentes des romans comnènes. Cela ne signifie pas pour autant que, romans de chevalerie, les textes paléologues ont constitué, eux, un modèle. Cependant, s'il paraît exagéré de parler d'influence de *Florios* sur *Amadis*, on peut déceler une correspondance, une convergence même, d'objectifs de leurs auteurs dans la présentation d'un projet utopiste d'union finale des chrétiens et des «païens». Mais les moyens diffèrent pour l'accomplir: l'amour dans *Florios*, qui aboutit au mariage chrétien donc à la conversion du «sarrasin» *Florios*, la guerre dans *Amadis*, qui aboutit au choix

<sup>71</sup> *Hysminè et Hysminias*, II, 2, 1 à 5, 2 pour les quatre vertus cardinales; *Libistros*, N, vv. 805-876 pour les douze vertus.

<sup>72</sup> Cf. plus haut p. 206-207.

<sup>73</sup> Le texte d'*Amadis* est rempli de ces *ekphraseis* de bataille. Plus on avance dans le roman et plus elles se transforment en représentation du gigantesque combat entre païens et chrétiens (V, 50 et 53; VI, 15 et 19, 27; VIII, 77 et 79). On les comparera aux *ekphraseis* de bataille des romans comnènes: *Prodrome*, VI, 25-105; *Eugenianos*, V, 375-425, au souffle épique, certes, mais données pour elles-mêmes, non rattachées à un dessein d'ensemble transcendant l'œuvre.

raisonnable et magnanime par l'empereur de Trébizonde d'une alliance matrimoniale (rendue opportunément possible par la mort de son épouse adorée) avec la «païenne» qu'il a vaincue. Pareil constat de convergence d'objectifs appelle en fait et finalement une autre question: n'est-ce pas plutôt directement du côté du modèle occidental de *Florios, Floire et Blancheflor*, qu'il faut aller chercher la source d'inspiration –si source d'inspiration il y a– d'*Amadis*? Ce qui nous paraît bel et bien codé, constituer ici une allusion discrète à *Florios* ou à *Floire et Blancheflor*, à savoir un choix onomastique récurrent, triple<sup>74</sup>: Florestan, frère d'Amadis de Gaule (I, 43), Florelus, fils de Périon et petit-fils d'Amadis de Gaule (VII, 40), Florisel, fils d'Amadis de Grèce (VIII, 94), ne permet pas de trancher dans le sens du modèle occidental ou byzantin.

Florence MEUNIER

36, rue Thiers  
92100 Boulogne (France)  
florence.meunier0583@orange.fr

---

<sup>74</sup> Compte tenu de l'objectif apologétique du roman, on peut bien sûr s'interroger aussi ici sur la symbolique du chiffre 3.

